2e Année. — N° 48. **Quinze centimes le numéro** (par la poste : VINGT CENTIMES) Le 1er Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
22, RUE BREDA
Ouvert de 9 heures à 3 heures
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 30 juin prochain sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du Directeur de l'Avenir*, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 1er Juin 1865

LA FÊTE SPIRITE

« Allez et prêchez ! Et les populations attentives recueilleront avec bonheur vos paroles d'émancipation, de fraternité, d'espérance et de paix ! » Voilà ce que ma voix prophétique vous annonçait, il y a un an, lorsque je vous conviais tous, adeptes et médiums, à l'œuvre sainte de l'apostolat spirite. Est-il besoin d'énumérer aujourd'hui les progrès accomplis par le spiritisme depuis la Pentecôte dernière ? Non, car ils sont constatés d'une manière tellement officielle par la correspondance quotidienne sous laquelle succombe, on peut le dire, votre président temporel, qu'il est inutile de vous le rappeler. D'un autre côté, si quelques défections orgueilleuses ou quelques retraites forcées ont laissé des places vides dans vos rangs, votre société s'est enrichie d'un nombre bien plus considérable d'adeptes, convaincus et dévoués, qui ont sollicité la faveur d'être admis au milieu de vous. On peut dire que toutes les conditions sociales ont tenu à honneur d'être représentées parmi vos sociétaires ; et des princes se sont assis, côte à côte, avec de modestes et simples artisans. Ce sont là des faits caractéristiques qui devraient faire réfléchir sérieusement les philosophes et les penseurs modernes. Enfin, autre fait providentiel : c'est la rapidité électrique avec laquelle vos idées, nos idées se propagent. Au commencement de la campagne écoulée, on nommait les villes où le Spiritisme comptait quelques rares adeptes ; tandis qu'à présent, les groupes se sont tellement multipliés à Paris, en France et à l'étranger, qu'il me serait presque impossible de vous en faire le dénombrement ; et ce qui est également très-significatif, c'est que tous les principaux groupes ont reçu de leurs guides particuliers l'invitation pressante de se rattacher les uns aux autres, dans une véritable confraternité ; vous avez été à même de constater ; en outre, vous pouvez être certains que ceux qui sont restés en dehors de votre action, ne tarderont pas à demander l'hospitalité sous l'oriflamme de saint Louis. C'est pour vous tous une récompense de vos travaux religieusement accomplis ; mais c'est aussi pour vous une obligation impérieuse de tenir les promesses que votre titre officiel vous impose. Je sais, mes amis, que vous n'y faillirez pas.

Je vous avais également annoncé que vos médiums se multiplieraient et que les communications que vous obtiendriez à l'avenir atteindraient à une hauteur de pensée, à une élévation de style, où, jusqu'alors, elles n'étaient point arrivées. Vous savez mieux que personne, chers auditeurs, combien tout cela s'est aussi réalisé, puisque, chaque jour, vous voyez surgir au milieu de vous de bons et sympathiques médiums, que les Esprits de l'ordre le plus élevé choisissent pour communiquer avec vous et avec la grande famille spirite.

N'est-ce pas le moment d'entonner le Cantique des cantiques, et de vous écrier avec vos guides spirituels : *Alleluia ! alleluia !* Gloire à Dieu dans l'infini de l'espace et du temps !

Il a dix-huit cent soixante-deux ans, mes fils bien aimés, que les apôtres et les disciples de Jésus, après l'ascension de leur divin maître, se réunirent à Jérusalem pour prier et rompre le pain de la communion, afin de célébrer la fête de la Pentecôte. Ces fêtes, vous le savez, avaient été instituées par Moïse, en commémoration de l'époque où Dieu l'avait appelé sur le mont Sinaï pour lui dicter les tables de la loi. Les apôtres et les disciples, s'étant donc réunis, s'entretenaient les uns les autres des préceptes et des paraboles du Christ, lorsque, tout à coup, selon la promesse du Fils de l'homme, l'Esprit d'en haut descendit des nuées et s'arrêta visiblement, en langues de feu, sur la tête de chacun de ces élus. Et on vit alors, phénomène étrange, ces hommes simples et ignorants, ces pêcheurs, ces cordiers, ces artisans obscurs, illuminés par la grâce divine, devenir instantanément orateurs éloquents et persuasifs : leur cerveau s'était ouvert, leur conception s'était développée, leur intelligence avait grandi et leur langue avait été déliée. O la splendide puissance que celle de la

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Le vieux château de Bayreuth avait sa dame blanche comme le château de Berlin. Elle paraissait toujours exactement pareille à un portrait du 17e siècle, qui se trouvait dans l'une des salles du château. Le comte Munster, homme très-éclairé, assure l'avoir rencontrée plusieurs fois ; la dernière apparition eut lieu en 1822. Les généraux français, qui logèrent au château en 1806, furent insultés et effrayés. Pareille mésaventure arriva au général d'Espagne en 1809. De grands cris s'étant fait entendre dans sa chambre une nuit vers minuit, ses aides de camp accoururent en toute hâte et le trouvèrent sous son lit, qui avait été renversé au milieu de la chambre. Le général raconta que la dame blanche s'était montrée à lui telle qu'elle était représentée sur son portrait, qu'elle avait menacé de l'étrangler, et qu'enfin elle avait poussé le lit au milieu de la chambre, où elle l'avait renversé sur lui. Le général quitta le château la même nuit, et alla se loger au petit château de la Jenbaisie. Des recherches faites sous le parquet et dans les murs n'amenèrent aucun résultat. Le général d'Espagne vit dans cette apparition le présage de sa mort prochaine ; celle-ci eut effectivement lieu peu de temps après à la bataille d'Essling. Lorsque Napoléon vint à Bayreuth en 1812, il fut précédé d'un courrier, qui porta l'ordre de ne pas préparer le quartier de l'Empereur dans la partie du château, où se montrait la dame blanche. Le lendemain, à son départ, il était visiblement inquiet et de mauvaise humeur, et répéta plusieurs fois ces mots : « Ce maudit château ! » Il demanda des renseignements détaillés sur le portrait de la dame blanche, mais ne voulut pas le voir. En 1813, Napoléon aima mieux aller jusqu'à Plauen, quoique des appartements eussent été préparés pour lui au vieux château.

La reine Sophie apparut plusieurs fois à son mari Georges Ier, roi d'Angleterre, en lui annonçant chaque fois sa mort prochaine. N'ayant pas réussi à le détourner de sa liaison avec la belle lady Horatia, et comme il doutait toujours de la réalité de l'apparition, elle fit un jour un nœud dans un col en dentelles et dit, que si une main mortelle pouvait défaire le nœud, le roi et lady Horatia pouvaient rire de ses paroles. Lady Horatia essaya de défaire le nœud, mais n'y étant pas parvenue, elle jeta le col dans le feu de la cheminée ; le roi l'en retira tout en flammes et par mégarde effleura la robe légère de sa maîtresse ; le feu s'y communiqua instantanément. Horatia enveloppée de flammes parcourut tout le château en appelant du secours, et périt au milieu d'atroces souffrances. Le roi mourut deux mois après (en 1727).

Les paysans danois croient généralement à la seconde vue chez les animaux ; ils appellent l'animal, qui en est doué, *synsk* ou voyant. Cette faculté se montrerait surtout chez les chevaux, les chiens et les cigognes. Des cigognes avaient l'habitude de bâtir leur nid sur la même maison pendant plusieurs années. Une fois elles choisirent un autre endroit, la maison fut détruite par un incendie pendant l'été. Une autre ayant été bâtie à la même place, elles y revinrent. J. M.

foi! Or, en ce temps-là, il y avait à Jérusalem des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des Mésopotamiens, des Judéens, des Cappadociens, des Scythes du Pont-Euxin, des Asiatiques, des Phrygiens, des Pamphyliens, des Lybiens, des Cyrénéens, des Romains, des Crétois, des Gaulois, des Germains, des Hispaniens et des Arabes, ainsi qu'une multitude d'autres nations qu'il est inutile que je dénombre. Il y avait là des Juifs et des païens de toute sorte. L'on vit alors les Galiléens, comme on les appelait, se disperser parmi ces foules, en annonçant la parole de Dieu à chacun dans sa langue natale; et chacun se récriait en disant : « Quels sont donc ces gens-là qui parlent le même langage que nous et que nous ne connaissons pas? » Aussi les Pharisiens, les Sadducéens et tous les docteurs de la loi, confondus devant un pareil phénomène, les appelèrent devant leur tribunal, en les accusant d'ivresse et de maléfice. Mais Pierre Simon leur répondit : « Vos prophètes n'ont-ils pas annoncé que, lorsque le moment serait venu, Dieu répandrait son Esprit sur toute chair, et que vos fils et vos filles prophétiseraient? Eh bien! l'heure est venue, et nous prophétisons! » — Et ce jour-là, trois mille personnes de ceux qui avaient entendu Pierre se firent baptiser et devinrent chrétiens.

Aujourd'hui, la Jérusalem est par toute la terre, et la prophétie de Joël s'accomplit encore: puisque le miracle de la Pentecôte se renouvelle sans cesse pour les spirites. Oui, mes enfants, les langues de feu médianimiques se sont arrêtées et s'arrêteront sur la tête de tous ceux qui ont été choisis pour travailler à la vigne du Seigneur. Du sud au septentrion, de l'orient à l'occident, la trompette d'argent a retenti, appelant les hommes de bonne volonté: dans tous les pays, des apôtres se sont levés; des signes précurseurs, symptomatiques, éclatent partout; des phénomènes visibles et tangibles se manifestent, çà et là, spontanément; les voix d'en haut se font entendre dans les foules, et la vérité spirite, s'épanouissant tout à coup au milieu des orgies du matérialisme et des emportements de l'impiété, vient, comme l'arc-en-ciel consolateur au milieu des fracas de la tempête, annoncer l'embellie prochaine! Entendez-vous le flot qui monte? C'est le nouveau déluge, mais un déluge fécondant et fertilisateur: Du pôle sud au pôle nord, ses vagues envahissent toutes les contrées du globe. Toutefois, l'arche de Noé surnageant de nouveau entre les eaux de la terre et les cataractes du ciel, ouvre déjà ses larges flancs à tous ceux qui veulent être sauvés. Quant à ceux qui dédaigneront d'entrer dans l'arche, ils seront précipités dans le gouffre des mondes inférieurs; mais vous, mes amis, vous n'avez rien à craindre, vous êtes dès à présent dans l'arche du salut; car cette arche c'est: le Spiritisme! Unissez vous donc à nous pour répéter: Alleluia, alleluia! Gloire à Dieu dans l'immensité!

La doctrine qui résulte de nos enseignements et la morale que nous vous prêchons, ne sont repoussés que par les égoïstes et les orgueilleux: Ce sont ceux-là, surtout qui ne doivent pas entrer dans l'arche! mais tous ceux qui sentent vibrer en eux-mêmes les cordes célestes de l'amour et de la charité; car ceux-là accueillent avec une satisfaction visible cette doctrine qui leur garantit l'immortalité, la vie éternelle par des preuves irrécusables et authentiques; car ils mettent en pratique cette morale qui répond si bien aux vœux de toute âme vraiment chrétienne. Le Spiritisme atteint donc aujourd'hui aux proportions d'une institution sociale; il possède sa législation et ses codes; et comme toutes les doctrines scientifiques et religieuses, il a des organes à sa disposition. Sa légitime influence se fait sentir dans toutes les classes sociales; tout le monde s'en occupe et l'étudie. L'heure est donc venue de le consacrer définitivement par une fête intime et spéciale. C'est pourquoi je vous convie, au nom de tous vos amis et protecteurs spirituels, à choisir et désigner un jour qui deviendra sacré pour tous les spirites. Mais quel jour choisir qui soit plus convenable et plus approprié que celui de la Pentecôte qui semble prédestiné depuis longtemps à devenir la fête du Spiritisme. Ce jour n'est-il pas lui-même comme la constatation de cette loi du progrès général qui régit, selon nous, le domaine de Dieu? En effet, l'Esprit divin se manifeste d'abord à un seul, Moïse, et lui dicte sur le Sinaï, les tables de la loi; puis vers l'ère chrétienne, nous le voyons se communiquer aux apôtres et aux disciples de Jésus; et enfin dans les temps actuels où l'on peut dire que mieux qu'aux époques précitées, l'Esprit d'en haut se répand sur toute chair. Admirez cette progression providentielle; un d'abord, plusieurs ensuite et maintenant une légion de médiums sont appelés à recevoir l'influx divin. Voyez-les ces médiums: ils sont inconnus les uns aux autres; ils parlent des langues différentes; et cependant, notez cela, sauf quelques rares exceptions, ils reçoivent à des centaines de lieues de distance, les mêmes révélations, les mêmes enseignements et les mêmes promesses pour l'avenir: en un mot, la même doctrine, la même vérité.

Que ce jour solennel, pour ainsi dire marqué d'avance, devienne donc pour les spirites un jour d'allégresse et de joie; qu'il soit sanctifié par des aumônes et des œuvres pies, et que chaque groupe sympathique se réunisse dans une communion fraternelle. Arrêtez donc en principe, mes amis, que la fête patronale des spirites aura lieu pour la première fois en 1865, le jour de la Pentecôte, et que les groupes de Paris la célébreront d'un façon digne d'eux. Ce sera un jour heureux pour vous et pour nous aussi, croyez le bien.

Rappelez-vous que l'année dernière, je vous disais: Marche donc en avant, phalange imposante par ta foi et par ton petit nombre! Marche! et les gros bataillons des incrédules s'évanouiront devant toi comme les brouillards du matin aux premiers rayons du soleil levant. Aujourd'hui, la phalange est devenue armée! Les incrédules discutent et ne raillent plus! Les savants et les matérialistes hésitent et doutent d'eux-mêmes! La foi se relève avec énergie! et la division se met dans les rangs de ceux qui vous ont combattus! Suivez donc courageusement votre voie et que rien n'arrête plus votre marche triomphale! Allelula! alleluia! Les Esprits d'en-haut vous conduisent et Dieu vous bénit!

ERASTE.

Pour copie conforme: ALIS D'AMBEL.

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

DOUZIÈME LETTRE.

Paris, le 15 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Je continue, au sujet de la transformation religieuse et philosophique qui s'opère, les citations que j'ai commencées.

Voici comment M. Charles de Rémusat s'exprime sur le même sujet dans sa préface de l'ouvrage intitulé: *Channing, sa vie et ses œuvres*:

« Il nous semble qu'il y a dans les idées de Channing quelque chose qui répond aux besoins moraux du temps, et que sa manière de les concevoir et de les rendre, que sa personne même devait se trouver en intime intelligence avec des lecteurs français. Malgré l'effet apparent de réactions passagères, la liberté d'esprit, avec ses avantages et ses inconvénients, reste un des résultats les plus saillants et les plus généraux du mouvement intellectuel qui, datant de la Renaissance et se produisant sous diverses formes et dans diverses directions, s'est enfin principalement manifesté par les philosophies du dernier siècle et les révolutions du nôtre. Penser avec indépendance, ce vœu si cher, ce cri des contemporains de Montaigne et de Bacon, est devenu la prétention universelle, et la prétention n'a pas été, la plupart du temps, sans fondement. Mais on se tromperait fort de croire que cette liberté de penser dût avoir, ainsi qu'il l'a paru quelquefois, pour résultat inévitable de supprimer la religion et surtout les besoins religieux de l'âme humaine. On eût sans doute étonné les hommes de 1789 en disant que les principes dont ils célébraient l'avènement au gouvernement des peuples modernes amèneraient un réveil des sentiments et des pensées qui unissent la terre au ciel, peut-être même une restauration, ou plutôt une RÉGÉNÉRATION CHRÉTIENNE. Plus d'un signe semblerait pourtant l'annoncer. Dans les controverses du temps bien étudiées, on peut apercevoir un effort vers une conciliation de l'esprit chrétien et de l'esprit libéral. Le succès n'est pas certain, les organes de l'un et de l'autre n'y travaillent pas toujours, et, certes, par moments, il semble tout à fait chimérique de ramener la dévotion à la liberté et la révolution à la piété. Néanmoins, les contradictions de nos mœurs, aussi bien que les luttes de nos systèmes, indiquent que les esprits sont loin de se complaire et de s'engourdir, soit dans l'immobilité de la foi du moyen âge, soit dans la quiétude d'une incrédulité définitive. Les déceptions amères que les événements ont infligées aux doctrines et aux espérances des partis ont visiblement ramené ceux-ci à la recherche de ce qu'il peut y avoir de durable, de permanent, d'éternel dans nos sentiments et nos idées. Or, au terme de cette recherche est la religion. »

Lisons maintenant cette appréciation personnelle à Channing :

« Ma pensée s'occupe sans cesse de l'état actuel du monde. Je sens qu'une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous, ou que quelque grand développement de ce qui est aujourd'hui est proche; je ne puis en douter. Je voudrais pouvoir aider les hommes à comprendre le siècle actuel (1830), afin qu'ils puissent coopérer avec ce qu'il a de bonnes influences et résister à ce qu'il a de mauvais; mais c'est un travail immense. »

En 1832, il écrivait à M. de Sismondi :

« L'immense puissance morale qu'exerce aujourd'hui la France sur tout le monde civilisé, puissance qu'elle doit à sa position géographique, à son initiative politique, comme centre et foyer du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe, à l'universalité de sa langue et de sa littérature, en fait, dans ce moment, la nation la plus digne d'intérêt qu'il y ait dans le monde; la cause des institutions libres et du progrès humain semble lui avoir été spécialement confiée. Avec une telle idée de la France, je ne puis qu'être profondément affligé d'apprendre qu'il existe aussi peu de sentiment religieux dans la population française; car, sans la religion, un peuple ne peut jamais s'élever à la grandeur morale, ni rien faire pour le bien moral de l'humanité. Je désire savoir si ce que l'on nous dit est vrai, si le Christianisme est réellement relégué par la grande majorité des hommes sérieux de ce pays parmi les impostures avérées; si la religion, sous quelque forme qu'elle se présente, y est négligée, méprisée et sans aucun pouvoir? Ceux qui reconnaissent son importance, car il en existe nécessairement, sont-ils en si petit nombre et si clairsemés, qu'ils ne puissent exercer aucune influence générale? Voltaire est-il toujours un oracle? Je l'ai regardé autrefois comme l'expression la plus vraie de l'esprit français; cela est-il encore vrai pour la France d'aujourd'hui? Je ne veux pas vous accabler de questions, mais il me reste à vous en adresser une importante. Par quels moyens, par quels efforts pourrait-on préparer un meilleur état de choses en France? Que peut-on faire pour la religion dans ce pays?... *J'ai la conviction que le Christianisme ne peut revivre en France sous aucune de ses vieilles formes*; le catholicisme, et même le protestantisme, sont à jamais tombés. En vérité, ce dernier n'était que l'antagoniste du premier, une religion toute de lutte, constituée pour combattre l'Eglise de Rome. Sous ce rapport, il a fait un grand bien, mais sa mission

(1) Voir les nos 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 46 et 47 de l'*Avenir*.

est terminée; il n'est pas assez adapté aux besoins de l'esprit humain pour reconquérir son pouvoir. *Une forme de Christianisme plus pure, plus élevée, est devenue nécessaire;* une forme telle qu'elle devra se recommander par elle-même à tous les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds, comme étant la source réelle et l'instrument le plus efficace de l'élévation de l'âme, d'une morale puissante et d'un amour désintéressé. S'il m'était permis de vous adresser une autre question, je vous demanderais s'il existe quelques symptômes, en France, de l'avènement de cette religion plus pure, si le besoin, au moins, commence à s'en faire sentir? Le Saint-Simonisme, d'après ce que j'en connais, est un instrument politique, un mouvement d'intérêts purement matériels; on n'y reconnaît point la tendance de la nature morale, religieuse, immortelle de l'homme vers une action plus libre et vers un développement nouveau. »

Il avait déjà écrit en juin 1831 à M. de Gérando :

« Je ne désire rien tant que de connaître avec exactitude l'état religieux de la France, les tendances de la classe intelligente et de la masse du peuple, et les vues des hommes éclairés sur les moyens les plus efficaces d'étendre l'influence de la religion.

» Je sais que les événements récents ont absorbé les esprits et que le moment serait mal choisi pour espérer un réveil un peu énergique du sentiment religieux en France, et cependant, l'aspiration vers un meilleur état de choses, si elle était réelle et profonde, se manifesterait par quelques signes extérieurs... Je ne suis pas fâché que les efforts que font les sectes d'Angleterre pour importer parmi vous leurs formes de christianisme aient échoué; c'eût été de pauvres superstitions. Depuis bien longtemps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités; si la France se laissait entraîner à sa suite, elle reculerait de trois siècles. Je désire que la religion, lorsqu'elle reparaîtra au milieu de vous, s'y manifeste dans une forme plus divine. J'espère que la France, après toutes ses luttes pour le progrès, n'est pas destinée à reprendre la théologie des temps de barbarie.

» Vous voyez quelles sont les préoccupations de mon esprit. Lorsque la France combattait pour la liberté, elle a eu mes plus ardentes sympathies; mais je désire pour elle une liberté digne de ce nom, et ce désir ne peut être exaucé qu'autant que cette liberté s'alliera avec une religion épurée et rationnelle. »

En décembre 1832, Channing écrivait encore à Sismondi :

« Je continue à tourner mes regards vers la France avec un vif intérêt. Tôt ou tard, elle sortira de son indifférence actuelle *pour suivre une nouvelle impulsion religieuse*, et ce fait aura une immense influence sur les progrès de la Société. Je ne suis nullement découragé par l'avortement de toutes les tentatives qui ont été faites pour restaurer les anciens systèmes de théologie. Je n'attends ni ne désire que le Christianisme revive en France sous ses vieilles formes; il faut quelque chose de mieux. Le Christianisme ne peut-être rétabli que par le développement clair et saisissable de ses vérités essentielles et primitives. Un des moyens les plus sûrs de lui rendre sa force c'est de le dégager de ses vieilles formes, de rompre avec cette habitude, à peu près universelle en France qui l'identifie avec le catholicisme et le vieux protestantisme. Un autre moyen, c'est de montrer sa parfaite harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de prouver que cet esprit ne peut recevoir son complet développement, sans emprunter l'aide du Christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus universelle a surtout besoin d'être bien comprise. Aucune religion ne peut désormais prévaloir, si elle ne se présente comme l'aliment de nos sentiments et de nos facultés les plus nobles, et à moins que le Christianisme ne satisfasse pleinement à cette condition, je ne peux faire des vœux pour son succès.

. . . .

« Je doute que *le Christianisme épuré, dont je prévois l'avènement*, puisse se reproduire sous la forme d'une secte ou d'un parti, que ses amis aient à se distinguer par aucun signe extérieur, ou qu'il ait à faire son chemin en s'imposant par le nombre. Le temps des symboles, des cérémonies pompeuses, des clergés, des organisations religieuses toutes-puissantes, est passé; (1) la religion doit se répandre de plus en plus par des moyens purements rationnels, c'est-à-dire par les efforts libres des esprits individuels, par le développement lumineux des grandes vérités, par la persuasion morale et par l'exemple de la sublime efficacité du Christianisme sur le caractère et sur la vie. Il est toujours opportun d'employer de tels moyens, et jamais ils n'ont été plus nécessaires qu'en ce moment. J'ai la confiance que ceux qui sont frappés de cette haute manifestation du Christianisme seront attirés les uns vers les autres, et uniront leurs efforts autant qu'ils le pourront en conservant la parfaite liberté de leur intelligence; mais la largeur de leur esprit et de leurs sympathies, aussi bien que leur respect pour la religion, les empêcheront de l'enchaîner dans les liens d'une secte... »

Enfin en septembre 1841, Channing animé d'un sentiment prophétique écrivait cette dernière lettre à M. de Sismondi :

« Les récents désastres ne me découragent pas autant que vous. Je m'attends à ce que le peuple se trompe souvent dans son chemin. Il semble que les lois de la Providence veulent que nous n'avancions qu'après bien des essais inutiles; quelquefois nous ne découvrons la véritable voie qu'après avoir essayé toutes les autres. J'aperçois d'immenses obstacles à surmonter. Réconcilier la liberté et l'ordre, la législation populaire et un pouvoir exécutif assez fort, le labeur manuel et la culture intellectuelle, le suffrage étendu et une administration stable, l'égalité et le respect mutuel, une population croissante et le bien-être pour tous : tout cela c'est l'œuvre des siècles, c'est presque défaire tout notre passé et reconstituer la société à nouveau. Pouvons-nous espérer accomplir tant de choses en un jour? De tous côtés, je vois des forces hostiles; dans ce pays (2), ce sont des idées fausses et malfaisantes sur la démocratie; c'est le scepticisme des institutions libres. Je ne m'aveugle pas sur les dangers qui nous menacent, quoique nos amis autant que nos ennemis, en Europe, me semblent les avoir exagérés... Ce que vous appelez la science sociale est encore dans l'enfance, et toute notre civilisation est si infectée d'égoïsme, de cupidité et de sensualité, *que je crains parfois qu'il ne faille qu'elle disparaisse pour faire place à quelque chose de mieux*. Mais, au milieu de ces maux, est-ce que des germes d'amélioration ne se révèlent pas? Les intelligences ne se développent-elles point? Est-ce que les grandes idées, quoique restant encore à l'état vague, ne travaillent pas l'esprit des masses? L'idée des droits de l'homme ne peut plus désormais être étouffée.

Il est vrai qu'il y a un danger dans le vague des grandes pensées; mais ne faut-il pas qu'elles passent par ce vague avant de prendre une forme précise et pratique? L'esprit du Christianisme me semble s'affranchir de plus en plus des croyances pernicieuses qui l'ont si longtemps enchaîné. Le Christianisme prend une puissance nouvelle dans le monde. Je ne m'attends pas à des changements merveilleux; vous et moi ne verrons pas le MILLENIUM. La révolution française n'a été peut-être que la première éruption du volcan. Mais cette éruption terrible n'a-t-elle pas produit un grand bien? Est-ce que chaque gouvernement en Europe n'en est pas depuis lors mieux administré? Mais je m'arrête; je désirais seulement vous dire que je vois autant de rayons de lumière que de points obscurs dans l'époque où nous vivons, et que je m'achemine vers le tombeau sans ressentir rien de cette tristesse qui, trop souvent, nous vient avec les années. Il y a un sujet sur lequel je voudrais m'entretenir avec vous : c'est l'état des classes laborieuses, pour lesquelles j'ai une vive sympathie. Il est inévitable que de grands changements aient lieu dans leur condition. Il est impossible qu'elles n'aient pas une large part aux fruits de leurs labeurs et aux bienfaits de l'éducation. Comment accomplir cette transformation? C'est un problème qui me préoccupe constamment : je désirerais voir la route s'éclaircir. »

(1) Avis à ceux qui ont la prétention de fonder une religion nouvelle.

(2) Etats-Unis.

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

TRANSMIGRATION.

I

L'être en s'incarnant obéit à un besoin. Ce besoin est matériel ou moral selon l'avancement de l'individu : matériel si celui-ci n'a pour objet que la satisfaction de goûts matériels, moral s'il a sciemment pour but un progrès.

Chez les animaux et les hommes peu avancés, ce besoin est tout matériel encore; mais, quel que soit le mobile de l'incarnation, le dernier résultat est toujours un progrès.

L'animal s'incarne donc pour progresser, et il prend naturellement la forme matérielle qui répond le mieux à ses besoins. Chaque fois qu'il se réincarne, c'est pour progresser encore, et toujours; mais pendant que l'Esprit avance, la forme matérielle reste fixe dans l'espèce, et, au delà d'une certaine limite, elle ne se prête plus au progrès de l'Esprit. A partir de ce moment, l'affinité de l'Esprit pour la forme diminue à proportion que la difficulté des rapports augmente, et elle finit par disparaître entièrement.

Cependant l'affinité ne cesse que pour le type; elle ne cesse pas pour la matière, sur laquelle l'Esprit inférieur a un besoin insatiable d'exercer son action. Lors donc qu'une forme devient trop réfractaire à l'Esprit, celui-ci après s'en être dégagé une dernière fois, se porte instinctivement vers une forme supérieure où il lui semble trouver, et où il trouve en effet des éléments plus dociles à sa nouvelle activité; il s'en approche, la fréquente, s'y attache, finit par ne plus la quitter, et un beau jour il se trouve incarné dans cette nouvelle espèce, avec laquelle il s'était déjà ainsi identifié.

Toute espèce animale donnée possède les facultés générales des espèces inférieures du même rayon, plus les facultés supérieures qui lui sont propres et la distinguent des précédentes. C'est parmi les organes cérébraux propres à manifester ces facultés supérieures que l'immigrant trouve les éléments qu'il cherche, et que ne pouvait plus lui fournir le dernier type abandonné. Mais à côté de ces éléments cherchés, il en est de superflus, dont il ne sait encore que faire, parce que les facultés auxquelles ils correspondent ne sont pas encore développées en lui; il lui faut donc bien, en attendant qu'il les développe, laisser dans l'inaction les organes correspondants.

L'être passant d'un type à un type supérieur commence par développer dans celui-ci, par l'effet de son action instinctive, les organes cérébraux communs à l'un et à l'autre, plus ceux que sa nouvelle faculté exige, laissant forcément les autres à l'état rudimentaire, faute de pouvoir les mettre en mouvement. Ce nouveau venu, considéré physiquement, ne diffère en rien des autres sujets de l'espèce; mais, si, en l'observant par le côté intelligent, on le compare aux plus avancés de sa race, on ne tarde pas à reconnaître son infériorité, et même à s'écrier : — quel animal stupide! Tel est le sort des derniers venus. C'est ainsi que s'expliquent ces inégalités intellectuelles qui sautent aux yeux dans cer-

taines races, et sont d'autant plus prononcées que celles-ci sont plus élevées dans l'échelle. Les exemples en fourmillent dans les espèces domestiques.

Plus l'être est voisin de son origine, plus il est simple physiquement et moralement, et plus sont bornés par conséquent ses moyens de progrès; plus il s'élève, plus le typese perfectionne, et plus sont étendus ses moyens.

L'inégalité entre les deux extrêmes d'une race est donc d'autant moins sensible que celle-ci est placée plus bas dans l'échelle ; car cette différence est en raison de la somme de progrès que les individus peuvent y accomplir. Plus l'espèce est élevée, plus cette différence est grande, et plus grande est par conséquent la distance à parcourir. Mais entre les extrémités contiguës de deux espèces voisines, la distance intellectuelle ne saurait différer de celle qui, dans chacune d'elles, sépare les individus. Toute transition morale est insensible; les transitions physiques prises pour mesure, étant toujours plus ou moins brusques, seraient en cela un guide trompeur.

Si, dans chaque rayon du règne animal, l'on pouvait ranger sur une même ligne, par ordre d'intelligence, toutes les individualités qu'il renferme, en faisant abstraction des formes physiques, on verrait disparaître les distances qui semblent séparer les espèces, et l'on aurait le spectacle d'une file immense sans solution de continuité.

II

Il ne faudrait pas inférer de ce qui précède que chaque animal doive passer par toutes les espèces connues, comme par autant de degrés nécessaires pour arriver à sa fin ; l'observation, au contraire, nous découvre une tout autre marche.

Il semble que les êtres arrivant à la vie animale par une multitude de voies en même temps, s'en iraient divergeant dans toutes les directions possibles s'ils n'étaient rappelés les uns vers les autres par le besoin de l'incarnation et par l'attrait de la reproduction. Représentons-nous un instant ces êtres pullulant à l'état primitif, et suivons-en la marche progressive. Pendant que le double besoin de l'incarnation et de la reproduction les rapproche instinctivement, l'analogie les rassemble par groupes divers selonleurs affinités, et dans chacun de cesgroupes viennent se fondre les dissemblances les moins prononcées. C'est de cette fusion que naît l'uniformité du type pour chaque espèce, et, entre chaque espèce voisine, une distance nécessairement plusgrande que celle qui séparait les individualités voisines avant la fusion.

Mais pendant que les distances semblent se creuser plus profondes entre les espèces nouvelles, l'unité, cette grande loi dominante qui attire à elle tout ce qui est, fait que toutes ces collectivités primitives suivent autant de routes convergentes qui les ramènent, à leur insu, vers un point commun, de sorte qu'à une certaine distance, les plus rapprochées par l'analogie se rencontrent et se fondent ensemble, pour former autant de courants supérieurs qu'il y a de jonctions. Tous ces courants de second degré, continuant de converger, se rencontrent plus loin à leur tour, et ainsi de suite, et toujours avec diminution de nombre à chaque embranchement, jusqu'à ce que, réduits à quelques-uns seulement, les derniers produits de toutes ces jonctions successives viennent se jeter enfin dans un courant unique: dans le grand courant commun.

Le règne animal, observé attentivement dans sa marche ascendante, nous offre l'aspect d'un arbre généalogique renversé, c'est-à-dire dont le tronc placé à la partie supérieure au lieu d'être en bas, se trouve être le point d'arrivée au lieu d'être le point de départ, et dont les ramuscules extrêmes forment la base au lieu d'en être le développement. Ces ramuscules, en se réunissant par deux, par trois ou en un plus grand nombre, donnent naissance aux rameaux, ceux-ci aux branches secondaires, et ainsi de suite jusqu'au tronc. De sorte qu'au lieu d'une souche unique qui aille s'épanouissant, à la manière des arborisations, c'est une souche multiple, épanouie à l'origine, dont les ramifications convergentes vont s'embranchant successivement pour aboutir enfin à un tronc commun ; comme les ruisseaux aux torrents, les torrents aux rivières, les rivières aux fleuves et les fleuves à la mer centre unique.

Et ce tronc commun, ce centre, c'est l'HUMANITÉ !

Que de mystères un travail de classification fondé sur ce principe ne pénétrerait-il pas; surtout en ce qui touche l'origine des aptitudes et des tendances humaines, toujours si variées et souvent si opposées ! N'est-il pas clair que la découverte de toutes ces filiations aurait pour premier et pour heureux résultat de faire disparaître tous les préjugés sociaux, *et toutes ces intolérances qui, ne pouvant souffrir les imperfections des autres, et surtout les dissidences,* les irritent beaucoup plus qu'elles ne cherchent à les anéantir ; *intolérances d'autant plus aveugles qu'elles se jugent plus éclairées, d'autant plus tyranniques qu'elles se croient plus légitimes.*

Mais poursuivons.

Plus les espèce animales se rapprochent de l'humanité, plus leur intelligence est nécessairement developpée. Or, comprendre la parole et le geste de l'homme est, chez les animaux, l'indice certain de ce rapprochement ; d'où l'on peut formuler ce jugement infaillible : — que l'animal le plus intelligent est celui qui comprend le mieux la pensée manifestée de l'homme. D'un autre côté, si l'on passe en revue les espèces qui jouissent de cette faculté au degré supérieur, on en trouve le nombre tellement limité par rapport à tout le reste, qu'il faut bien en conclure que ces quelques races privilégiées ne sont autres que les extrémités du règne animal aboutissant à l'humanité.

Toute espèce que l'on peut domestiquer doit être par cela même réputée supérieure, mais parmi ces espèces il y a aussi de nombreux degrés, et si l'on place en première ligne le chien, l'orang-outang, le cheval, l'éléphant, le chameau, le faucon, et quelques autres, peut-être, mais à coup sûr en très-petit nombre, tout le reste se présente certainement à des degrés inférieurs. Or, chacun des degrés inférieurs comprend généralement d'autant plus d'espèces parallèles qu'il s'éloigne davantage de l'humanité. Si donc dans cette progression croissante du nombre des espèces parallèles en raison inverse de leur degré d'intelligence, l'on ne voit pas d'abord une raison concluante en faveur de la fusion des races, on conviendra au moins qu'il y a là un fait dont l'étude n'est pas à dédaigner.

Il est une autre particularité non moins digne de remarque, et qui peut avoir une grande importance dans la classification psychologique des animaux : c'est que parmi les espèces supérieures que nous venons de mentionner, il ne s'en trouve pas deux qui appartiennent au même genre ni à la même famille.

S'il était reconnu que toutes les espèces dites supérieures au premier degré appartinssent non-seulement à des genres différents, ce qui n'est guère douteux, mais encore à des familles différentes, les classifications zoologiques adoptées par la science, étant fondées naturellement sur les analogies physiques, en acquerraient d'autant plus d'autorité, et, jointes à l'examen comparé des caractères moraux, des goûts et des aptitudes, elles seraient, dans la classification psychologique des animaux, un guide précieux pour conduire à la filiation de chacun de ces grands affluents qui vont, pour ainsi dire, puiser les êtres aux sources multipliées de la vie, pour les amener, en les rapprochant graduellement, jusque dans le grand centre d'unité.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que dans l'humanité, à côté des caractères particuliers distinctifs des individualités, il y a les caractères généraux par lesquels celles-ci se prêtent au classement. Or ces éléments de classification, très-variés et très-divisibles, ne peuvent être que le produit naturel de ces courants multiples suivis par les êtres depuis leur origine jusqu'à l'humanité.

Chaque division de l'arbre généalogique, grosse ou petite, doit être un composé d'autant de nuances intellectuelles sériaires qu'il entre de collectivités dans sa composition, et pendant que les ramuscules, divisions extrêmes de l'arbre, dépourvues de nuances sériaires, se réduisent au cachet distinctif des individualités, toute division qui leur est supérieure offre nécessairement, outre les fibres distinctes représentant ces individualités, autant de nuances et de sous-nuances qu'il entre de séries ou de sous-séries dans sa composition. Or, toutes ces nuances, modifiées sans doute dans le parcours, mais toujours plus ou moins persistantes, se retrouvent réunies dans le tronc. De là ces aptitudes sériaires si diverses qui ont donné naissance, dans l'humanité, à toutes les branches de l'activité humaine, telles que les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, la navigation, l'agriculture, la guerre, la jurisprudence, le sacerdoce, etc., lesquelles se divisent elles-mêmes en spécialités, divisibles encore et subdivisibles jusqu'à l'individualité ; de sorte que chaque individu, outre son caractère primitif, développé dans le parcours, apporte au centre commun toutes les aptitudes sériaires puisées dans les divers centres par où il a passé, et qu'il développera plus tard au contact de la civilisation, ou plutôt, dont le développement harmonique le conduira à la civilisation pour y puiser encore et successivement une suite indéfinie de facultés nouvelles.

Un être ne saurait posséder à lui seul toutes les facultés; autrement il serait parfait, et celles qu'il peut réunir ne sauraient se développer simultanément. Commençant par le simple, il marche sans cesse au composé par la route qu'il a choisie ; et tandis que celui-ci avance par une voie, ceux-là avancent par d'autres, emportant tous en même temps, mais séparément, l'empreinte des sensations diverses qu'ils ont dû respectivement éprouver dans ces routes différentes.

L'harmonie n'est qu'au prix de cette diversité.

Pour s'en convaincre, que l'on s'imagine tous les hommes doués de la même faculté native, du même caractère dominant, des mêmes aptitudes sériaires, le tout développé également dans chacun d'eux, et l'on se fera aisément une idée de ce qui en résulterait : une uniformité désolante, une monotonie insupportable, et sinon une immobilité absolue, une lenteur de mouvement voisine de l'immobilité.

D'un autre côté, que l'on se représente toutes les facultés possibles réunies au suprême degré dans chaque individu. On pourrait, au premier abord, rêver cela comme une perfection ; mais, en réalité, ce serait l'inharmonie, ou plutôt l'immobilité complète. En supposant donc cette prétendue perfection possible, elle ne serait, à cette condition, certainement pas à désirer. L'immobilité, c'est le néant; nous ne pouvons désirer le néant. Hors l'harmonie, il n'y a point de mouvement, et, conséquemment, point de perfectionnement possible, et l'harmonie, c'est la diversité.

Le monde, avec ses misères, est donc bien comme il est, puisque, s'il était mieux selon notre entendement, il serait fort mal en réalité. Il est bien tel qu'il est, parce que chaque jour il est mieux que la veille; et ce progrès incessant est ce qui fait l'excellence des lois de l'univers. Marcher, avancer toujours, voilà l'idéal du vrai bien. — Le bonheur n'est pas dans la perfection, mais dans le chemin de la perfection, que, pour notre félicité suprême, nous n'atteindrons jamais tant qu'il restera pour nous un point à connaître dans l'infini de l'espace, une seconde à ajouter au temps dans l'éternité.

(*A suivre*). P. XAVIER.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.